

Francis Guibal, *Le Courage de la raison. La philosophie pratique d'Éric Weil*, Paris, Le Félin, 2009, collection « Les marches du temps », 375 p.

La réflexion philosophique est parfois assimilée à une sorte de temporisation de mauvais aloi : les philosophes, réfugiés dans leur tour d'ivoire, disputeraient indéfiniment du vrai et du faux, du bien et du mal, du sens et du non-sens. Or, la vie et l'œuvre d'Éric Weil démentent totalement cette caricature. Dès son travail de 1928 sur Pomponazzi (cf. p. 16), l'élève de Cassirer - qui quittera volontairement l'Allemagne en 1933 et sera, en France, l'étudiant de Koyré puis de J. Wahl, ou encore l'ami d'Aron (« Chapitre premier ») - mesure tout le sérieux du geste philosophique. Si les philosophes, d'Aristote à Kant en passant par Hegel, semblent soit tergiverser, soit dogmatiser, ce n'est pas par scepticisme, présomption ou mauvaise foi, mais par nécessité. Car l'objet même de la philosophie, en l'occurrence, le paradoxe d'une humanité raisonnable mais finie, est d'autant plus fuyant qu'il ne l'est pas toujours, d'autant plus contradictoire qu'il demeure pensable. Mais pourquoi suivre ici P. Guibal s'il s'agit d'emprunter des chemins déjà parcourus en lisant Kant ou Hegel ? Autrement dit, la critique weilienne de l'hétéronomie est-elle vraiment d'actualité ? En deux parties (intitulées « Inspiration morale » et « Discernement politique ») et neuf chapitres lumineux, l'A. lève nos doutes en explicitant les enjeux d'une sagesse où conscience historique et conscience philosophique vont de pair. Dans les années 1932-1945, l'apparition d'une violence insensée requiert - sur fond de contingence radicale - une réaction inverse, absolument sensée, c'est-à-dire raisonnable et pas seulement rationnelle (cf. p. 30). L'effectivité du Mal ou de l'impensable révèle, ou plutôt, réveille, en tout cas, aiguise et actualise le jugement et les forces spirituelles de certains hommes. La vertu ou la lucidité des uns fait ainsi pendant, de façon il est vrai imprévisible et inégale, aux vices et à l'aveuglement démesurément agrandis des autres. Ce qui explique sans doute l'aphorisme de la maturité noté par Massimo Barale, et cité ici par P. Guibal : « Il arrive en philosophie que les maîtres involontaires vous enseignent plus que tant de maîtres qui le sont expressément. Mon maître involontaire fut A. Hitler » (p. 205). Toujours est-il qu'en ce point, le dualisme des facultés ou la dualité de l'homme s'extériorise ou s'objective dans l'Histoire d'une façon extrême et inimaginable jusque-là. On comprend, dans ce contexte, pourquoi « le courage de la raison » dit davantage que la prudence aristotélicienne (voir l'étude du *phronimos*, p. 73-75, p. 99 et p. 229-230), l'endurance de la Raison kantienne (cf. p. 78-79) ou même la douleur de l'Esprit hégélien (voir les interrogations du chapitre IX, notamment p. 296). Élitistes ou trop formelles, ces vertus appartiennent à une époque métaphysico-religieuse révolue. Méthodologiquement, elles relèvent d'une herméneutique ordinaire et dorénavant insuffisante de ce qui, dans l'Histoire, fait Événement (cf. p. 240). De ce point de vue, le mérite de P. Guibal est non seulement d'exposer les problématiques internes d'une œuvre qui évolue au fil d'une lecture originale de Kant (cf., par exemple, p. 40-46) et de Hegel (cf., par exemple, p. 57) mais encore d'en questionner impartialement l'actualité. En rapportant les interrogations weiliennes à des questions éthico-politiques qui sont encore les nôtres (voir, par exemple, le chapitre sur « l'affaire Heidegger », p. 206-215, ou encore les références à J. Habermas, p. 244 et p. 254), l'A. présente sous un jour inédit des continuités suggestives. Et la convergence de l'auteur de *Logique de la philosophie* avec les philosophes contemporains (Gadamer, H. Arendt, Lévinas, Foucault, Ricœur, Derrida) ou avec des livres très récents ne tient pas tant à l'interprétation plus ou moins différentielle de sources communes (Kant ou Hegel lu par Kojève) qu'à l'émergence d'une configuration historique partagée. C'est le miracle sans Dieu d'une ouverture des sociétés closes - ouverture toujours en cours et qui a pour nom « démocratie » - qui rend cohérent l'effort actuel de réflexion. La raison weilienne peut ainsi

devenir, sans risque de trahison, celle d'un citoyen éduqué, c'est-à-dire capable de limiter sa liberté sans pour autant renoncer à l'idéal d'infini qui l'anime.

Alain PANERO.